

quelques esprits mal faits ou envieux, peut-être l'un et l'autre.

L'accord cessait quand de la personne on voulait passer au caractère.

Les uns prétendaient que le père Brulot était ce qu'on appelle dans le peuple *un vilain chien*.

Les autres disaient que sa brusquerie, difficile à nier, cachait une grande bonté d'âme.

Tantôt on lui donnait de l'esprit ; on affirmait que le père Brulot était fin ; on en faisait presque un sorniois.

Tantôt on le représentait comme une tête vide, incapable de réunir deux idées.

Quoiqu'il en fût de la diversité de ces jugements, le père Brulot passait pour un bon chrétien ; il ne manquait pas un des offices de la paroisse Saint-Paul, dont, depuis quelques années, il était marguillier.

Le père Brulot avait perdu sa femme ; la Brulotte, il y avait déjà plus de dix ans.

Il chérissait sa fille, Mlle Finette, qui est appelée à jouer un rôle important dans le cours de cette histoire.

A l'heure même où Claude Chopin franchissait la barrière du Trône et demandait l'auberge de la Croix-d'Argent, le père Brulot était assis devant la porte de sa maison.

Il causait avec les passants, encore nombreux à cette heure, et qui paraissent accoutumés à s'arrêter devant la porte de la Croix-d'Argent, et à y faire un usage, plus ou moins immodéré de notre belle langue française.

Le père Brulot prenait volontiers la part du lion dans le partage de toutes les conversations tenues en sa présence.

Ce soir-là il parlait moins que de coutume. Pendant que l'on causait autour de lui ses yeux se portaient fréquemment vers l'extrémité de la rue.

— Tiens, dit-il, en voyant venir un petit homme bossu et fort laid, voilà Léveillé, qui va me donner des nouvelles.

Léveillé méritait son nom par deux yeux pleins de malice, une figure dont l'expression changeait à chaque instant.

Il s'assit à côté du père Brulot.

— Eh bien ! quoi de nouveau ? demanda l'aubergiste de la Croix-d'Argent, de l'air d'un homme sûr d'être bien renseigné par celui auquel il s'adresse.

— De grandes nouvelles.

— Lesquelles ? Depuis deux mois que l'Assemblée nationale, comme il disent, est revenue, il y a tous les jours quelque chose de neuf à apprendre. Qu'est-il arrivé aujourd'hui à Versailles ?

— Je n'ai pas été à Versailles, je ne sais pas ce que fait l'Assemblée nationale ; les députés parlent beaucoup et agissent peu, j'en suis sûr, mais la nouvelle n'est pas venue de l'Assemblée.

— D'où est-elle donc venue ?

— Du château.

— Le roi renvoie les troupes ?

La parole du père Brulot, en faisant cette question, trahissait une émotion très-vive.

— Non, il renvoie, répondit Léveillé, en faisant attendre le dernier mot de sa nouvelle, il renvoie M. Necker.

M. Necker ? demanda le père Brulot d'une voix altérée.

— M. Necker ?

— Quel malheur ?

— Oui, c'est un grand malheur, qui peut-être en amènera d'autres. Il faut croire que le roi a ses raisons, et priez Dieu qu'il l'éclaire.

La nouvelle apportée par Léveillé fut bientôt confirmée : le père Brulot appelait ceux qui passaient dans la rue, il leur demandait ce qu'ils savaient ; tous répétaient la même chose.

Chacun voulait deviner la cause du renvoi.

— M. Necker, disait l'un, il est parti parce qu'il déplaissait à la reine.

— Ce n'est point cela, disait l'autre ; les députés ne voulaient plus de lui.

— On a découvert qu'il prenait l'argent de l'État, murmura un troisième.

Cette dernière opinion souleva un orage.

Necker était, comme on le peut voir, un ministre aimé du peuple. Son renvoi affligeait en général les bons citoyens ; ils étaient presque tous de son parti.

— M. Necker, prendre l'argent de l'État ? c'est une calomnie, dit le père